

lièrement M^{lle} Maud Loty, poupée japonaise à l'accent de voyou parisien. Eve Lavallière,* Spinelly, Maud Loty, c'est déjà toute une tradition. A côté de M^{lle} Maud Loty, je nommerai M. Jules Berry, élégant et fantasque. Je l'aime beaucoup et le revois toujours avec plaisir. Il y a aussi M. Pauley, à l'obésité virevoltante. Grâce à eux, je crois que la pièce durera.

Un mari déplaisant, tyrannique, s'entend soudain traiter de cocu par son honnête petite femme. Son émotion est si forte qu'il s'évanouit. Quand il reprend ses sens, il a perdu complètement la mémoire. Il s'élance d'un cœur léger dans une noce effrénée. Au dancing, il se retrouve en présence de sa femme, ne la reconnaît pas, la prend pour une grue et se laisse ramener par elle au domicile conjugal qu'il ne reconnaît pas davantage. Tout à coup, il apprend qu'il est nommé ministre. La mémoire lui revient. Désormais, il rendra sa femme heureuse.

De l'invraisemblance, de la fantaisie, tant qu'on voudra ! Nous sommes aux Variétés et nous savons ce que cela veut dire. Mais cet accident nerveux, quelle étrange point de départ pour une pièce légère !

§

A l'Atelier, M. Dullin nous a donné une pièce juive, **Le Dieu de vengeance**, écrite en yiddish par M. Schalom Asch et traduite en français par M. Blumenfeld. L'action se déroule dans une maison close dont le « tôleier » — comme on dit dans les romans de Francis Carco — craint Dieu et couve sa fille d'un amour jaloux. Hélas ! cette pure enfant a subi la néfaste influence d'une des pensionnaires de la maison. Elle s'enfuit avec celle-ci. Quand elle revient, le père furieux la maudit mais se garde bien de lui fermer sa porte. Il la précipite au sous-sol qui est le « salon » de l'endroit, et que cette main-d'œuvre supplémentaire achalandera fort opportunément.

Les deux premiers actes sont ennuyeux, mais au troisième la pièce se relève. Interprétation faible dans l'ensemble. Il faut savoir gré à M. Dullin d'avoir donné asile à ce drame yiddish au moins curieux.

§

Convoqué le même soir aux Variétés et aux Bouffes, j'ai dû choisir. Le lecteur ne le regrettera pas. Voici le compte rendu

que René Dumesnil a bien voulu me transmettre de la nouvelle comédie musicale de MM. Rip et Christiné, **P.-L.-M.** :

Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares, a dit Jules Laforgue. C'est dans les gares, ou plutôt dans les wagons du P.-L.-M. que se rencontrent en effet les personnages de la comédie musicale de Rip, représentée aux Bouffes-Parisiens. Et ce bonheur est contagieux puisque, dès la première scène, je veux dire dès le départ du train, il s'étend à toute la salle.

Il ne faut pas songer à raconter la pièce. Comment expliquer qu'un jeune homme et une jeune fille, nus sous leurs manteaux, se trouvent réunis et bientôt unis dans un compartiment ; comment expliquer que la tante de la jeune fille nue, une dame très noble et assez mûre, demeurée vierge, souhaite perdre sa candeur et trouve justement dans ce train endiablé un contrôleur poète tout prêt à combler ses vœux ; comment expliquer que le père du jeune homme nu, un ministre communiste, couche avec la fiancée de son fils au lieu de coucher avec Cricri, sa maîtresse, tandis que celle-ci déniaise un coquebin, lequel est précisément le fiancé de la jeune fille nue ? Je renonce aussi à dire pourquoi tout ce monde se trouve revêtu des oripeaux d'une troupe en tournée, quand le train déraile par la volonté de la fille d'un aiguilleur, laquelle, s'ennuyant à Bandol, veut « voir de près des cocottes ». Finalement, la douairière épouse le contrôleur, le ministre épouse l'ex-fiancée de son fils et celui-ci épouse la Monna Vanna du sleeping.

La musique de Christiné est aimable. Le grand succès de la soirée a été pour Edmond Roze, dont la mise en scène, réalisée avec la collaboration des ingénieurs du P.-L.-M., est extraordinaire : comme le diable boiteux faisait voir à travers le toit des maisons, Edmond Roze écarte les parois des wagons. Dranem est incomparable en contrôleur poète. Marguerite Deval est une vierge douairière fort plaisante. M^{lle} Dubas et M. de Rieux sont charmants, nus ou habillés. M^{lle} O'Neill danse délicieusement, mais trop peu, et M^{lles} Varvill et Suffel, MM. Gabin, Georget et Hemdey méritent leur part d'éloges. Le train qu'ils conduisent sera certainement maintenu à l'horaire du service d'été.

§

Notre directeur a reçu cette lettre de Georges Polti :

Paris, 80, rue de Gergovie,
23 avril 1925.

Mon cher Vallette,

Comment un homme de la valeur d'André Billy a-t-il pu s'imaginer un instant que la direction d'*Art et Action* lui ait manqué d'égards ?

Déjà ç'avait été pour nous tous, — directeurs, interprètes et auteur, —